

E sès be Miejournaus! Dins lou tran-tran das trins
 Davalant de Paris, rapides, senso frins,
 Quand demando quaucus: « Sèn au Miejour? — Pa'ncaro.
 Es à Lioun qu'on i'es. » E per la grand bagarro
 Das viajaires partent à milioun e milioun,
 Dedins Paris toujours, la garo de Lioun
 Acò 's de Marseio la garo.

Bèn avans lou Rouman e lou premiè Lati,
 Voste parla dau pople amount a resclanti,
 E l'avèn retrouba soute sa vièio lesso.
 Porto la marco d'Oc, e, sens pòu ni moulesso,
 Lou remetrés en vogo, e fara plus tres-tres,
 Lou remetrés en poumpo e, devots, ie rendrés
 Toutes sous titres de noblesso.

Grand gau qu', à voste tour, vous moustrés reboussiés
 Au tiran nivelaire e ie digués: « Quau siès
 Tu, tu qu', endiferent à l'amour coumo à l'òdi,
 Bon grat, mal grat, de tout vos faire toun alòdi,
 Badaionnant, crestant lous poples alertats,
 E coumo un vil troupeu pargant sas libertats,
 Emb' un esbire per custòdi?... »

E nous rambaies plus d'aicò: « Sièi l'unita,
 « Lou gouvèr que vòu res veire s'escabarta
 « Dau redouta faissèl de la patrio forto.
 « Tout vanc desourdouna fatalamen avorto.
 « Fau qu'uno soulo man mèstro regigue tout,
 « Fau, per qu'un pople marche au pas e vencidou,
 » Que forme uno unenco conhorto. »

O soutiso, o bauchun, s'es pas tartufariè!
 Per ma fisto! un bèu pople aquel pople fariè!
 Tè! despersounas-vous, per que lou despoutisme
 Se palaise, e se gave, e jogue de l'Autisme!
 A la grando naiciéu ligant be noste sort.
 Mès reservan cadun noste vièl crid d'*Ausor*,
 Lou crid dau fièr patriotisme.

Car sachés, artisans de centralisaciéu,
 Qu'uno patrio es pas causo de counvenciéu!
 La Franço que disès e qu'un préfèt nous mostro,
 Nous reglara jamai l'ouero de nosto mostro.
 Uno Franço que vòu, per que saguen Françés,

Et vous êtes bien Méridionaux! Dans le cahotement bruyant des trains — descendant de Paris, rapides, sans freins, — lorsque quelqu'un demande: — « Sommes-nous (arrivés) dans le Midi! » « Pas encore. — Nous y serons à Lyon. » Et pour la multitude — des voyageurs partant à million et million, — dans Paris toujours, — la gare de Lyon c'est la gare de Marseille.

Bien avant le Romain et le premier Latin, — votre langue populaire, là-haut, a vibré, — et nous l'avons retrouvée sous sa vieille croûte de rouille. — Elle porte la marque d'Oc, et, sans peur ni molesse, — vous la remettez en vogue, et elle ne fera plus piteuse mine, — vous la remettez en pompe et, dévoués, vous lui rendrez-tous ses titres de noblesse.

C'est grand plaisir que vous vous montriez, à votre tour, revêches — au tyran niveleur et lui disiez: « Qui es-tu, toi, qui, indifférent à l'amour comme à la haine. — bon gré, malgré, veux tout mettre sous ta dépendance, — haillonnant, châtrant les peuples alertes, — et enfermant leurs libertés, comme on enferme un vil troupeau dans un parc, — avec un sbire pour gardien?... »

Qu'il ne nous rembarre plus avec ceci: « Je suis l'unité, — la direction qui ne veut rien voir s'échapper — du faisceau redouté de la patrie forte. — Toute initiative désordonnée avorte fatalement. — Il faut qu'une seule main maîtresse régisse tout, — et il faut, pour qu'un peuple marche au pas et vainqueur, — qu'il forme une seule cohorte »

O sottise, ô folie, si ce n'est tartuferie! — Par ma foi! un beau peuple que ce peuple-là ferait! — Tenez! abdiquez votre personnalité, afin que le despotisme — se pavane, et se gorge, et joue au Tout-Puissant! — A la grande nation nous lions bien notre sort. — Mais chacun nous réservons notre vieux cri de: *Auzor!* — le cri du fier patriotisme.

Car sachez, artisans de centralisation, — qu'une patrie n'est pas chose de convention! — la France que vous dites et qu'un préfèt nous montre, — ne règlera jamais l'heure de notre montre. — Une France qui veut, pour que nous soyons Français, — qu'à notre lieu et